



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Réflexions Prudentes. Pensées Morales. Maximes Stoïciennes

Nieremberg, Juan Eusebio

Amsterdam, 1671

Pensées Morales.

urn:nbn:de:hbz:466:1-11347

P E N S E E S
M O R A L E S.

I.

Nous avons esté créez pour estre heureux ; cependant nous sommes si malheureux que de ne pas connoître nostre bonheur , ou si nous le connoissons , nous ne l'estimons pas assez. Comment voulez-vous qu'un homme prenne le bon chemin , lors qu'il ignore le lieu où il doit aller ? la felicité est un bien qui nous est propre , & ceux-là se trompent qui la regardent comme une chose étrangere , & à laquelle ils n'ont nul droit. Il y a des gens dont la conduite est fort irréguliere , car ayant dans leur propre maison tout ce qu'il faut pour vivre doucement & heureusement en ce monde , ils

n'y font seulement pas reflexion, & vont chercher bien loin, & avec des fatigues incroyables, ce qu'ils ont chez eux.

II.

JE ne voudrois pas qu'on mist de la difference entre le parfait & solide bonheur, & la vertu; si quelqu'un neanmoins s'opiniaitroit à soutenir que ce n'est pas une même chose, il ne pourra nier que l'une ne scauroit subsister sans l'autre. Il faudra du moins qu'il avoüe que la vertu est comme l'instrument de la felicité dont les hommes peuvent jouïr durant le cours de cette vie mortelle. On ne peut nier que la felicité ne soit un bien. Or quel plus grand bien que celui d'estre vertueux? S'il est juste, & raisonnable de desirer les choses que tout le monde estime bonnes & avantageuses, ne le fera-t-il pas aussi de travailler fortement

tement

M O R A L E S. 63

tement pour devenir homme de bien ?

III.

LA vertu est si excellente, & si précieuse d'elle-même, qu'elle ne veut point d'autres avantages que ceux qu'elle possède. Elle a dequoy se payer de ses fatigues & de ses peines; la plus digne & la plus haute récompense d'une belle action, c'est la gloire de l'avoir faite. La bonté a des charmes si doux & si engageans que les plus vicieux ne scauroient s'empescher de l'aimer. En effet nous voyons que dans leurs plus grands desordres, ils adorent son image, encore qu'elle n'ait pas un trait qui ne soit faux, car si on les en veut croire, ils recherchent le bien, & ce qui leur semble le meilleur.

IV. Le

IV.

LE bien a toujours cet avantage, qu'estant fait pour luy-même, il ne perd rien de sa bonté. Le mal tout au contraire, ne change point de nature, encore qu'on le fasse pour un plus grand bien, & il conserve toute sa malice, lors même qu'on s'y porte comme à la chose qui paroist estre la meilleure & la plus avantageuse.

V.

IL n'est pas difficile de contrefaire la vertu, le vice emprunte d'ordinaire son nom, ses traits, & tous ses dehors. Enfin ce n'est pas l'action, mais l'intention qui met de la différence entre l'un & l'autre.

VI.

ON ne sçauroit nier que la vertu ne renferme beaucoup de grandeur,

deur, puisque c'est elle, à proprement parler, qui fait les grands; & Zenon a eu raison de dire qu'un homme qui est grand & élevé dans le monde, ne devient pas pour cela incontinent vertueux, mais que dès le moment qu'il a de la vertu, il est grand de la véritable grandeur. Quoy qu'il puisse arriver, la fortune sera toujours contrainte de céder à la vertu. On ne cesse point de vivre, quand on meurt pour la défense de la vertu.

VII.

LA vertu élève un homme fort au dessus de lui-même; le vice le ravale, & le rend moins qu'homme. Ce n'est pas seulement la bienfaisance, mais encore la nécessité qui nous oblige d'aimer la vertu, si nous désirons de conserver les avantages que la Nature nous a faits. Celui qui avec la raison s'éloigne de cette ravissante

fante lumière, n'est pas seulement déraisonnable, mais il se ravale encore au deffous de la condition des bestes.

VIII.

N'Appellez jamais bien, que ce qui peut rendre les gens bons & vertueux. Quand tout le monde s'empreseroit pour vous rendre les plus grands honneurs, quand vous possederiez toutes les richesses de la terre, quand vostre fanté seroit parfaite & inalterable, on ne pourra jamais dire que vous estes bon, si vous n'avez effectivement de la vertu. Il importe peu que toutes choses vous manquent, si vous avez de la vertu; on ne scauroit vous priver de la qualité d'homme de bien, de toutes celles qu'on peut posseder en ce monde c'est la plus noble, la plus glorieuse & la plus excellente.

IX. II

IX.

IL n'y a que de la tromperie dans les richesses, les honneurs s'évanouissent, la fortune précipite ordinairement ceux qu'elle a le plus caressez; ne regardez donc point comme un bien, ce qui peut vous faire tant de mal, & ce qui ne sçauroit vous rendre plus homme de bien. La vertu ne nuit à personne, elle est utile à toutes sortes de gens, & encore qu'elle soit seule, elle vaut mieux que tout le reste ensemble.

X.

LEs plus éclairés d'entre les Philosophes ont crû ne pouvoir pas définir plus exactement le bien, qu'en disant que c'est une source admirablement pure, d'où les hommes retirent un million d'utilitez. C'est encore, afin d'ajôuter quelque chose à cette pensée, un canal très-prétieux

tieux qui a la vertu pour sa source, ou qui l'amene jusqu'à nous. Sans elle nul ne peut estre heureux icy bas, & c'est elle aussi qui nous rend heureux après nostre mort: elle n'est pas seulement utile à l'ame, elle sert encore extremement au corps, & l'on s'en trouve bien en cette vie, & en l'autre.

XI.

E'Loignez-vous entierement du vice, & n'imitiez pas ces personnes lâches à qui il arrive si souvent de dire, en verité c'est tout ce que je puis faire, & mes forces ne me permettent pas d'aller plus loin. Il vaudroit autant dire, je puis, mais je ne veux pas acquerir la vertu, que de protester, comme l'on fait ordinairement, je voudrois bien, mais il n'est pas en mon pouvoir d'eviter ce desordre, ni de me défaire de ce vice.

XII. La

XII.

LA terre est auffi éloignée du ciel, que le ciel l'est de la terre, il y a une égale distance de l'une de ces extremités à l'autre, & on ne peut remarquer d'inégalité qu'entre la vertu & les vices. De vray, il y a moins de chemin à faire, pour arriver de la vertu jusqu'au vice, que du vice jusqu'à la vertu.

XIII.

LA vertu estant la plus noble & la plus avantageuse de toutes les qualitez, elle a droit de demander le rang le plus honorable, c'est pour cela qu'on la voit toujours dans le milieu; la discretion a soin de luy assigner sa place, & elle ajuste si bien les choses, qu'elles n'ont rien de trop, & que jamais auffi rien ne leur manque pour leur perfection.

XIV. Le

XIV.

LE vice se loge toujours auprès de la vertu, il ne faut donc pas estre surpris, de ce qu'assez souvent cherchant celle-cy, on rencontre celui-là. Soyez donc sur vos gardes, afin de n'estre pas trompé. Il est encore à remarquer qu'il y a des hommes en peinture, & des hommes réels & véritables, c'est à dire, pour parler clairement & sans énigme, qu'on trouve des vertus solides, & d'autres qui n'en ont que l'apparence. La vertu déguisée est un étrange monstre. Sçachez qu'une action bonne d'elle-même, faite sans discretion, & avec une intention mauvaise, n'a que le dehors & l'écorce de la vertu; mais elle a effectivement toute la laideur du vice.

XV. Je

XIV.

XV.

JE voudrois bien que vous ne vous contentassiez pas des veritables vertus, dautant que parmi celles-là, il en est qu'on nomme simples, & d'autres qu'on appelle solides. Les premieres sont, à dire le vray, extremement foibles & de peu de durée; les autres sont fortes, & resistent à tout. J'avoüe qu'un petit lion est autant lion, qu'un plus grand, il y a neanmoins beaucoup de difference entre l'un & l'autre. Une vertu forte & heroïque est toujours accompagnée de plusieurs autres vertus; une vertu foible ne laisse pas d'estre vertu, mais parce qu'elle est foible, les autres vertus ne luy font pas compagnie.

XVI.

Servez-vous de la raison, comme les lions se servent de leurs ongles,
les

les cerfs de leurs pieds, & les hérons de leurs aïles, pour conſerver leur vie, & pour ſe défendre contre ceux qui les attaquent. Il n'y a point d'animal ſi petit & ſi mépriſable, à qui la Nature n'ait donné des armes pour ſa deſenſe; mais en donnant la raiſon à l'homme, elle l'a conſideré davantage, & plus ſenſiblement obligé que tout le reſte des creatures enſemble.

XVII.

UN lion ne ſçauroit vivre longtemps ſans ſes armes, qui ſont ſes pieds de devant; un ſanglier à qui on auroit arraché ou limé ſes deſenſes, ne ſe pourroit guères défendre. De même auſſi un homme qui n'agit plus par le mouvement de la raiſon, ne ſçauroit aller bien loin ſans tomber dans quelque grand deſordre. Pythagore a fort bien remarqué que la prudence a eſté donnée à l'homme,

me,

me, au lieu de forteresses, de murailles, & de rampars.

XVIII.

IL n'y a point de vice plus dangereux, que celui qui represente mieux la vertu; on ne songe pourtant pas à l'éviter, parce qu'il est déguisé. C'en est aussi un fort grand, joint à une extreme folie, de se charger de la faute d'un autre, afin de le faire passer pour innocent du crime dont il est coupable. Celui qui autorise une faute, est plus coupable que celui qui la commet, car enfin il peut y avoir de la foiblesse dans l'un, mais on ne scauroit exempter l'autre de malice.

XIX.

Pour donner une juste idée de la raison dont il a plu à l'auteur de la nature d'éclairer les hommes, il faut dire, ce me semble, que le bon

D usage

usage qu'on en fait, donne la naissance, la beauté, & la perfection à toutes les vertus, & qu'il n'y a des vices, que parce qu'on en abuse. Peut-on imaginer un plus grand abus de la raison, que de s'en servir contre elle-même? Je sçai qu'il n'y a que du desordre, & beaucoup de confusion parmy les vices, mais je sçai aussi qu'ils s'accordent en ce point, qu'ils sont toujours contraires à la raison, & qu'ils travaillent de concert à la ruine de celui qui veut bien s'en rendre l'esclave. Quelle honte pour un homme, de n'employer les lumieres de son esprit que pour s'abaisser à la condition des animaux?

XX.

Rien n'est si honteux à un homme engagé dans le vice, que d'obeir en esclave à ses passions, & son plus grand supplice, est de ne pouvoir pas executer ses desseins; car ot

il

il manque de hardiesse pour entreprendre ce qu'il fouhaite, ou s'il l'entreprend, il perd sa peine, & ne rencontre que beaucoup de soucis & de travaux; ainsi il est cruellement gésné par ses propres desirs; l'esperance d'un plaisir de peu de durée le fait souffrir long-temps. Enfin c'est bien acheter un peu de douceur, que de l'aller chercher avec beaucoup de danger au milieu d'un fleuve d'amertumes.

XXI.

L'Interest se joint à tous les vices, mais le profit ne s'y rencontre pas toujourns. On ne recherche point le vice pour lui-même, c'est uniquement l'interest qui engage les gens à le poursuivre. En effet les hommes se laissent aisément corrompre par l'orgueil à cause de l'honneur; par l'avarice à cause des richesses; & par la sensualité à cause du plaisir. Il n'est

point de vice qui ne semble promettre quelque bien, & dont les hommes n'attendent beaucoup de satisfaction; ils se trompent pourtant, car il n'en peut venir que de grands maux.

XXII.

IL faut éviter le mal, & s'éloigner du vice par aversion, & non pas seulement par la crainte. Je souffrirai bien qu'on appelle timide celui qui fuit le mal sans en avoir une extrême horreur, mais je ne l'estimerai jamais pour cela juste ni vertueux. C'est peu de dire qu'il y a du danger de devenir méchant, il faut ajouter qu'on n'en vient point jusques-là sans beaucoup de dommage. Quiconque vit mal, fait une perte réelle & très-considérable, & il ne doit pas seulement craindre le peril où il s'engage, mais s'il a du sens, il doit sans cesse trembler, parce que sa ruine est inévi-

inévi-

inévitable , s'il écoute ses passions.

XXIII.

Les vices peuvent bien en quelque façon occuper nostre vie, mais ils ne sont pas dignes de l'employer ; de sorte que pour définir exactement la vie des libertins, il faut dire que ce n'est qu'un phantôme de vie. Quand on vit mal, on n'a que l'embarras, le travail, & la peine de la vie, mais on n'en a pas le véritable usage. L'oisiveté n'est rien autre chose que la perte de la vie, & sa ruine entière vient des méchantes actions auxquelles on se laisse aller. Il y a une très-grande différence entre durer, & vivre. On peut bien dire d'un homme qui a vieilli dans le crime, qu'il a duré long-temps; mais on ne devrait pas dire qu'il a beaucoup vécu. Il faudroit parler tout autrement d'un jeune homme plein

d'honneur, de mérite, & de vertu
que la mort auroit enlevé à la fleur
de son âge; car encore qu'il n'ait du-
ré que fort peu, sa vie n'a pas lais-
sé d'estre longue, puis qu'elle a esté
belle.

XXIV.

IL ne sert de rien à un méchant
homme d'avoir caché son crime;
il peut à la vérité en ôster durant
quelque temps la connoissance aux
autres, mais quelle assurance a-t-il
que ce secret ne sera jamais décou-
vert? Je dis plus, il importe peu que
les hommes ignorent le mal que nous
avons fait, puisque nous en sommes
nous-mêmes convaincus, & que Dieu
le sçait, c'est pourquoy si nous som-
mes en repos d'un costé, de l'autre
nous devons trembler. On peut bien
quelquefois en cet état se garantir des
malheurs & des dangers qui nous me-
nacent, toutefois il n'est pas possi-
ble

ble de s'exempter de mille frayeurs,
& de ne souffrir pas de grandes
pertes.

XXV.

ON est en plus grand danger
qu'on ne l'imagine, lors qu'on
mene une vie déreglée. Un mé-
chant homme n'est jamais en affû-
rance; ce n'est rien pour lui, que
tout le monde lui pardonne, puisque
sa conscience ne le laisse point en re-
pos, & qu'il trouve toujourns chez
lui sa peine & son supplice. C'est un
effroyable châtement pour un hom-
me vicieux, que de connoître qu'il
a mal vécu.

XXVI.

Ayez encore plus de soin de vô-
tre conscience, que de vostre
reputation. Il importe extrêmement
d'avoir de la vertu, & ce n'est pres-
que rien d'en avoir seulement dans

l'opinion des hommes. On ne doit s'estimer que ce que l'on est en effet; & ce n'est pas bien juger de soy-même, que de s'en rapporter à ce que disent les gens qui ne nous connoissent que fort superficiellement.

XXVII.

DEs plaisirs du corps naissent les infirmités & les maladies de l'esprit. Quand on caresse trop sa chair, l'ame perd sa vigueur, mais si l'on vient à en faire une coûtume, on n'aura pas seulement la force d'entreprendre ce qui au commencement sembloit très-facile, & ce qu'on vouloit de bonne foy. Qui-conque se plonge dans les delices, ne sçauroit avcir une ame belle, noble & courageuse.

XXVIII.

QUand le plaisir passe ses bornes,
il devient un tourment & un
sup-

suppliee. Il faut bien dire que la vertu renferme en soy de grandes utilitez, puisque le vice même est contraint de l'imiter pour arriver à sa fin. En effet, il s'étudie de la contrefaire en gardant de certaines mesures, & en s'éloignant, au moins en apparence, des extrémités qui passent toujours pour un excès & pour un dérèglement.

XXIX.

UN lion perd sa fierté, & devient traittable à mesure qu'on le flatte; mais les caresses que vous faites à vostre corps ne servent qu'à le rendre plus insolent & plus opiniâtre. Ne mangez point pour contenter vostre appetit, mais seulement pour vous delivrer de la faim qui vous tourmente. Ne vivez pas afin de manger, mangez afin de conserver vostre vie. En mangeant peu, vous vivrez long-temps. Les excès

de bouche ont fait mourir plus de gens que le tranchant de l'espée.

XXX.

LEs vices ne peuvent causer que du dégoust, & quoy que l'on die, on n'en sçauroit jamais retirer d'utilité. Rien n'est plus nuisible au corps, que le trop grand soin, & l'amour déreglé qu'on a pour lui. Nous voyons en effet que la bonne chere & les autres plaisirs qui flattent les sens, affoiblissent le corps, consomment le bien, ruinent la santé, & condamnent ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur, à une infinité de soucis, de peines & de travaux.

XXXI.

ON peut définir la sensualité, un doux & agreable commencement d'une fin très-amere & très-funeste. Le vice ne sçauroit se rendre
invi-

invisible à lui-même ; de sorte qu'ayant honte de sa propre laideur, il cherche les tenebres, & se cache autant qu'il luy est possible. Cependant le hazard qui est inseparable de la fortune, lui est encore plus favorable que l'obscurité de la nuit la plus sombre.

XXXII.

UN homme addonné au plaisir, deshonnore son corps, & le trop grand soin qu'il a de le contenter, devient pour lui une source de chagrins, d'ennuis, & de maladies. Flatter son corps, caresser sa chair, s'abandonner au plaisir, c'est donner de la hardiesse, & fournir des armes à son ennemi.

XXXIII.

LA vie d'un impudique, est une vie de beste ; celle d'un homme sujet à sa bouche, peut estre juste-

ment comparée à la vie qu'on attribue aux plantes, dont toute l'habileté consiste à chercher la nourriture qui leur est propre.

XXXIV.

L'Orgueil n'est autre chose qu'une pompeuse marque de folie, car dites moi, je vous supplie, s'il peut y avoir rien de plus extravagant, que de vouloir s'enrichir d'un bien qui est purement étranger? Je ne ferois, ce me semble, point de tort à un homme de l'appeller fou, s'il vouloit qu'on l'estimast plus que les autres, parce qu'il est mieux vestu, ou qu'il a dans son cabinet beaucoup de raretez. Le merite des gens ne doit jamais dependre d'un habile tailleur, ni d'un excellent orfèvre, il en faut juger par la vertu & par les belles actions.

XXXV.

XXXV.

VOus n'excuseriez pas de folie celui qui pour s'échauffer, se rouleroit dans un grand amas de neige. Or un homme vain & presomptueux n'est guères moins fou, car afin de parvenir à son but, il choisit des moyens qui l'en éloignent absolument. Parce qu'il a une haute estime de son mérite & de sa vertu, il veut que tout le monde en fasse le même jugement, ne considerant pas qu'avec les qualitez les plus éclatantes, on se rend méprisable, dès que l'on songe à l'emporter sur les autres.

XXXVI.

Les autres vices se cachent d'ordinaire, & cherchent les tenebres; il n'y a que l'orgueil qui aime le grand jour, & il a cette folie, de vouloir toujours paroître, comme si tout ce qu'il y a dans le monde

estoit fort au deffous de lui , c'est pourtant celuy de tous les vices qui me semble le plus horrible.

XXXVII.

JE ne trouve point qu'il y ait de sottise pareille à celle d'un homme vain & plein d'estime de lui-même ; car tout ce qu'il pense, & tout ce qu'il fait, ne sert de rien à son corps, & nuit extraordinairement à son ame. On ne gagne rien à estre glorieux, sinon qu'on s'attire la haine des gens, voila quel est le fruit de l'orgueil.

XXXVIII.

Tout ce que nous voyons ici bas, a de l'amour pour ce qui lui ressemble, il n'y a que l'homme vain & glorieux qui n'a pas moins d'averfion pour son semblable, que pour la mort même ; de sorte que comme la ressemblance fait naistre l'amour, un homme qui suit le mouvement de
l'or-

l'orgueil, s'oppose à la nature. L'orgueil est une beste cruelle, ennemie de la société, & qui ne se plaît que dans la folitude. Ce vice est insupportable dans les personnes riches, & tout à fait abominable dans les pauvres. Quand l'orgueil s'attache à un homme riche, il le rend sot. Quand il se rend maistre de l'esprit d'un pauvre, il luy oste le sens & la raison.

XXXIX.

CE que je vais dire est un peu surprenant, mais il s'en faut servir contre les desordres & les maux que cause l'orgueil. C'est que ce vice est si detestable, qu'estant mis en parallèle avec le peché, il nous fait trouver de l'utilité dans le peché même; en effet, il est quelquefois avantageux à un homme plein d'orgueil, de tomber dans une faute lourde & humiliante, afin de se pouvoir dégager de cette mortelle enflêure.

XL.

IL faut se rendre digne des charges honorables, mais on ne doit pas les rechercher; il y a plus de gloire à les mériter sans les obtenir, qu'à les obtenir sans les avoir méritées. C'est une haute impudence de poursuivre un illustre emploi avec beaucoup d'ardeur, quand on est convaincu qu'on n'est pas digne de l'exercer, mais c'est la dernière infamie, que de se servir de moyens injustes pour y parvenir. Un homme qui s'élève par des bassesses, tombe plutôt, qu'il ne monte.

XLI.

Dieu est auteur de tout le bien qui se fait dans le monde, & le mal ne peut venir que de vous seul. Quel sujet avez-vous donc de vous tant glorifier? est-ce du mal que vous avez fait? il n'y a que de la honte & de

de l'infamie. Est-ce du bien ? mais confiderez que c'est une chose purement étrangere, & qui a sa source autrepars que dans vous. J'aimerois bien mieux vous voir dans le déreglement avec un humble & sincere repentir, que vertueux avec une satisfaction accompagnée d'orgueil.

XLII.

L'Ambition s'égare, voulant prendre le chemin qui conduit au véritable honneur, on n'y arrive point par les grandes charges, ni par les autres routes éclatantes que la fortune marque d'ordinaire aux ambitieux, mais seulement en suivant les traces de la vertu. Ainsi un homme s'éloigne avec toutes ses belles pretensions, de ce qu'il desire avec tant d'ardeur. Comment recevrait-il du vice, ce qui n'est que dans la disposition de la vertu, & ce qu'elle n'accorde jamais qu'au mérite ?

XLIII.

XLIII.

DEfiez-vous de la colere, parce qu'elle taschera de vous faire approuver une méchante resolution, comme si c'estoit le meilleur conseil du monde. Je dis bien davantage, en vous portant à faire du mal aux autres, elle vous contraint de vous en faire à vous-même. Combien avons-nous veü de gens qu'on a bannis, parce qu'ils n'ont pas sceü dissimuler, ni souffrir une parole qui les choquoit?

XLIV.

Rien n'est si contraire au bon conseil, que l'emportement & la colere, c'est pourquoi un homme qui est sujet à se fâcher, a, ce me semble, une plus étroite obligation de consulter la prudence, & de demander conseil avant que de parler. Ne m'avouerez-vous pas qu'il faut avoir
de

de puissantes raisons pour se laisser
 ôter le jugement? sans mentir, je
 crois qu'il faut avoir aussi peu de rai-
 son, pour se laisser aller aux mouve-
 mens impetueux de la colere, que
 pour s'enyvrer.

XLV.

IL est toujors plus seur de par-
 donner à son ennemi, que d'en ti-
 rer vengeance, & il n'y a pas plus de
 difficulté. Vous pouvez pardonner
 l'injure que vous avez receüe, sans
 estre même obligé de faire un pas,
 au lieu qu'il en faudra faire plusieurs,
 & essuyer mille dangers avant que
 de pouvoir contenter vostre passion.

XLVI.

ON ne doit point attendre de
 réponse d'un mort, ni de ve-
 ritable reconnoissance d'un avare. La
 passion qu'il a de recevoir, lui fait
 perdre le souvenir de ce qu'il a reçu.
 Quand

Quand il luy faut recevoir, les choses les plus grandes luy paroissent fort petites; mais lors qu'il est obligé de donner, les moindres choses luy semblent très-considerables & infiniment pretieuses.

XLVII.

N'Ouvrez point vostre ame à l'avarice, à moins que de vouloir estre chagrin & miserable tandis que les autres se réjouiront. Si vous écoutez cette maudite passion, elle vous fera souffrir toutes les incommoditez de la pauvreté au milieu de vostre or & de vostre argent, & vous ne ferez que languir, au lieu de vivre. La condition d'un avare est si malheureuse, que le plus grand mal qu'on luy puisse souhaiter, c'est qu'il vive long-temps.

XLVIII.

XLVIII.

IL y a bien des choses qui manquent aux personnes riches, mais on peut dire, que tout manque généralement à un avare; il est même si infortuné, que ce qu'il a entre ses mains, luy manque aussi-bien que ce qu'il n'a pas, & peut-estre encore davantage, car il ne reçoit pas la moindre satisfaction de ce qu'il possède, au lieu qu'il peut trouver quelque douceur à desirer ce qu'il n'a pas encore. Il ne cueille pas le fruit des biens qu'il a chez luy, & il n'a tout au plus que la veüe & l'odeur des fleurs qu'il souhaite.

XLIX.

IL y a une très-grande différence entre deux hommes dont l'un craint la pauvreté, & l'autre desire avec trop de passion les richesses; on ne voit pas volontiers le premier,
mais

mais on évite l'autre tant qu'on peut, & on a même une furieuse aversion pour luy. La nécessité donne de la hardiesse à celui-là, & luy fait concevoir des desseins épouvantables; mais l'avarice qui est une passion basse & infame, rend celui-ci méprisable à toutes sortes de personnes, parce qu'il ne fait du bien qu'à ses héritiers, encore est-ce contre son intention.

L.

L'Attachement qu'un avare a pour les biens de ce monde, luy est aussi préjudiciable qu'une incendie, ou un naufrage. En effet son bien ne luy sert en aucune manière, & il vaudroit autant pour luy que ses thresors eussent esté consumez par le feu, ou engloutis dans la mer. L'or dont ses coffres sont remplis, n'est-il pas absolument perdu pour luy? Il me semble en un mot qu'on peut dire

dire

dire d'un avare qui possède de grands thresors, que c'est une pauvreté fort richement meublée.

L I.

UN homme avare n'est utile à qui que ce soit, il se fait beaucoup de mal à lui-même, il ne donne rien aux autres, & il s'oste néanmoins tout ce qu'il peut, se rendant le plus malheureux de tous les hommes. Enfin il est réduit à cette extrémité, qu'il ne sçauroit faire du bien qu'en cessant de vivre, & c'est alors que ses heritiers se moquent de luy en pleurant, & couvrent une véritable joye sous une tristesse apparente.

L I I.

JAmais un avare ne manque de raison pour refuser, au lieu qu'un homme véritablement liberal en a toujours pour donner, lors même qu'on
ne

ne luy demande rien. Le premier ne joiit pas des richesses qu'il possède; L'autre ne perd pas son bien, lors même qu'il s'en dépoüille en faveur de ses amis. L'un est esclave de ce qu'il possède, mais l'autre par un effet surprenant de la liberalité, est encore le maistre du bien qu'il a donné.

LIII.

L faut ou qu'un homme commande à l'argent, ou que l'argent soit son maistre, & il n'y a point de milieu entre ces deux extremitez. Les richesses abusent de celui qui ne sçait pas s'en servir comme il doit.

LIV.

L'Envie a cela de mauvais, qu'elle se réjoiit du mal & de la ruine des autres, sans en retirer pour soi la moindre utilité, ainsi ce n'est pas tant une passion qu'une fureur, quand

quand

quand elle fait, comme il luy arrive d'ordinaire, sa peine & son supplice de la joye & du contentement des autres. O! que ceux-là sont malheureux, qui se laissent gouverner par cette honteuse passion, & qu'ils font à plaindre, puisque les maux réels ne les tourmentent pas seulement, mais aussi tout ce qu'ils découvrent de bon & d'avantageux dans les autres. Les maux de cette vie ne fussent que trop pour rendre un homme malheureux, mais l'envie l'afflige doublement, se servant du bonheur des autres afin de le tourmenter.

L V.

LA comparaison seroit assez juste, ce me semble, si on disoit que l'envie ressemble à cette sorte de pierre dont on se sert pour affiler le tranchant des couteaux. En effet l'envie n'est bonne qu'à éguiser la langue; cependant il est avantageux d'estre

E blâmé

blâmé & repris par un médifant, & nous voyons ordinairement que ceux qui font tout à fait declarez pour la médifance, ne ſçauroient ſ'abſtenir de parler contre les gens de bien.

LVI.

IL vaut mieux eſtre le but de l'envie, que l'objet de la flaterie. La condition d'un envieux eſt pire mille fois que celle d'un homme frappé de peſte. Il y en a même qui ne craignent pas de dire qu'il vaudroit mieux eſtre poſſédé du Diable, que de l'envie. Nous voyons en effet, que l'envie eſt mauvaiſe, de quel que biais qu'on la veuille conſiderer; la malice qui l'accompagne, eſt très-abominable, & la peine qu'elle traîne après ſoi, eſt encore plus étrange qu'on ne l'imagine.

LVII.

LVII.

IL faut avoüer que c'est un mon-
stre bien étrange que l'envie, car
estant l'injustice même, ainsi que
tout le monde sçait, elle ne laisse pas
d'estre juste en quelque maniere.
Ceci a besoin d'explication. Rien
n'est si injuste que l'envie, parce
qu'un homme qui en est atteint, se
croit blessé par la vertu des autres;
mais d'un autre costé, rien n'est plus
juste que l'envie, parce qu'elle châ-
tie celui qui l'écoute & la suit, le
condamnant à des supplices si ef-
froyables, que l'imagination ne peut
aller au de-là.

LVIII.

IL n'y a presque pas de differen-
ce entre un flatteur qui caresse les
gens, & un loup qui cherche la bre-
bis; il ne l'aime pas en effet, & s'il la
cherche, ce n'est que pour en faire

sa proye. Defiez-vous donc d'un flatteur comme du plus cruel de tous vos ennemis ; l'avare le connoist mieux que personne : c'est trop peu de dire que la flatterie est un mensonge très-subtil, il faut encore ajouter que c'est une infame trahison, car enfin le plus méchant homme du monde n'a nulle peine à parler avantageusement des autres, & à leur faire du bien par dessus ses forces, lorsqu'il y va de ses interets; il a en ce temps-là toutes les apparences d'un véritable ami, & il en donne quelquefois d'assez belles marques; il fait néanmoins tout le mal qu'un ennemi est capable de faire.

LIX.

C'Est un proverbe fort commun, que le mensonge n'a point de pieds, mais je crois qu'on devroit dire que le mensonge a des ailes, & que le menteur n'a point de pieds.
En

En effet, nous voyons que le mensonge va extraordinairement viste, & qu'en un instant il se trouve en plusieurs endroits; au lieu qu'on attrape un menteur aussi facilement, qu'un homme qui voudroit s'enfuir ayant la jambe rompue.

L X.

ON n'est jamais plus eloquent, que lors qu'on se trouve en necessité, & si jamais l'homme est capable de se servir de sentences rares & extraordinaires, c'est lors qu'il se voit obligé de representer ses besoins. La verité est plus forte que toutes les raisons, & c'est elle, à proprement parler, qui entretient la vigueur de l'esprit. Cependant les hommes sont d'ordinaire si mal disposez, qu'ils ne peuvent digerer, ni même goûter la verité, si elle n'est un peu déguisée.

LXI.

L'Amour ne sçauroit estre legitime ni raisonnable, à moins que d'auoir le bien pour objet. Nous faisons donc très-mal d'aimer ce qui nous est contraire, & ce qui n'est capable de nous nuire que lors que nous y mettons nostre affection. N'est-ce pas estre bien infortuné en amour, d'aimer la cause de son malheur? voilà pourtant où en sont reduits ceux qui aiment la fortune, & qui méprisent la vertu.

LXII.

L'Affiète tranquille où l'ame se trouve quelquefois, & la joye qu'elle sent, est le fruit, ou si vous voulez, la juste recompense de son amour. On n'est pas seulement heureux quand on tourne ses affections vers le bien; on participe encore aux qualitez de la chose aimée, & on de-
vient

vient véritablement bon. Le haut point de la vertu consiste à aimer Dieu, & quoy qu'en veüillent dire les impies & les libertins, il n'est point de félicité pareille à celle d'estre aimé de Dieu.

LXIII.

NEst-ce pas une grande folie, que de se passionner pour des biens qui estant recherchez par d'autres personnes, vous causeront mille inquietudes? ce n'en est pas une moindre, de s'attacher à des personnes qui ne peuvent estre aimées par d'autres, sans nous donner beaucoup de jalousie & un furieux chagrin. Dieu seul a cet avantage par dessus toutes les creatures, que nous pouvons l'aimer & nous attacher fortement à luy, sans craindre qu'on nous le ravisse. C'est luy faire un très-grand outrage, que de douter seulement de la constance de son amitié; car

E 4

jamais.

jamais il ne luy arrivera de nous oublier, ni de s'éloigner de nous le premier.

LXIV.

Aimer une chose qu'on merite de perdre parce qu'on l'aime, c'est aimer en fou & en insensé. Or quiconque aime les richesses, merite de les perdre. Souhaittez-vous d'estre estimé sage & prudent en amour, aimez seulement ce que vous vous rendrez digne de posséder en l'aimant comme il faut. Scavez-vous bien que l'amour est l'appeau de l'amour, & que d'estre aimé, est une amorce bien douce, & un appast tout à fait engageant? or l'amitié naist de l'un & de l'autre.

LXV.

IL ne faut craindre que le mal; puis donc que tous les maux de cette vie n'en ont que l'apparence, il n'y

n'y a aucun sujet de les appréhender. La moindre faute doit nous faire trembler, mais le travail ne doit point nous épouvanter. Le peché est un véritable mal, le travail n'est pas un mal comme on se le figure d'ordinaire; c'est un bien réel, mais qui pourtant n'est guères en credit parmi les hommes delicats & sensuels. Toutefois encore que l'opinion ne luy soit pas favorable, il ne laisse pas d'avoir la verité de son costé.

LXVI.

SOuvenez-vous que dans les choses mêmes que vous recherchez avec ardeur, il y a plus à craindre qu'à desirer. Par exemple, lors que vous desirez fortement un plaisir, comment n'appréhendez-vous pas davantage le fiel dont il est détrempe, & le chagrin qui en est inseparable? peut-estre le ressentirez-vous durant tout le cours de vostre vie, au

lieu que la satisfaction passera en moins d'un quart d'heure.

LXVII.

LA crainte & la tristesse ne font point mal nommées le sang de l'ame blessée. On ne s'arreste pas à voir couler le sang d'une playe, il vaut mieux songer à y apporter promptement quelque remede, & à la fermer s'il est possible. Quand vous serez menacé de quelque fâcheux accident, ne perdez pas le temps à examiner quelle sera la pesanteur du coup, mais pensez plutôt aux moyens de l'eviter, ou preparez-vous à le bien recevoir.

LXVIII.

VOs disgraces & vos miseres ne vous paroîtront jamais si grandes, lorsque vous les comparerez avec celles des autres. Les personnes les plus affligées se consolent aisément
lors

lors qu'elles font reflexion à ce que les autres endurent, & c'est une espece de douceur parmi les travaux de cette vie, d'avoir des semblables, & de n'endurer pas seul.

L X I X.

LA honte & la crainte conservent avec assez de soin & de fidelité les biens de cette vie. La honte a beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un homme de qualité, c'est elle le plus souvent qui l'empesche de rien faire de mal à propos. Le vulgaire est retenu dans le devoir par la crainte. Le premier motif marque une belle ame, & un cœur genereux. L'autre ne découvre que de la bassesse, c'est pourquoy nous voyons presque à tous momens qu'il n'a de pouvoir que sur ceux qui sont nez pour la servitude.

LXX.

LA crainte n'est autre chose qu'un sage conseil, & un secret avertissement que la nature donne à tous les hommes, afin qu'ils soient en garde contre les maux qui peuvent les attaquer & les surprendre. Il ne faut donc pas craindre ceux qu'on ne scauroit éviter, puis qu'il est impossible d'empescher qu'ils n'arrivent. La crainte est bonne contre le danger, mais elle ne sert de rien dans les maladies, non plus que dans les pertes qu'on peut faire; ou quand on est certain qu'elles arriveront, il ne faut point alors perdre courage, ni les apprehender avec foiblesse, on doit plutôt les attendre avec une fermeté inébranlable, & les souffrir avec une constance vraiment heroïque.

LXXI.

L'Apprehension du mal cause souvent plus de douleur, & donne cent fois plus d'inquietude que le mal même quand il arrive. Quelque fâcheux accident qui survienne, on n'est frappé qu'une fois, & le coup estant reçu, on en est quitte; au lieu que vivant toujours dans la crainte, on est sujet à en recevoir plusieurs. C'est donc avoir peu de raison, d'apprehender sans cesse un mal qui ne sçauroit durer toujours.

LXXII.

UN homme qui craint, n'est pas capable d'entreprendre beaucoup de choses, il croit facilement tout ce qu'on luy dit; la peur arreste les plus beaux projets du monde, & tandis qu'on l'écoute, on n'exécute jamais les résolutions qu'on avoit prises. Enfin elle renverse tellement

l'imagination des gens, qu'ils prennent pour des veritez très-constantes les plus legers soupçons.

LXXIII.

IL ne faut pas juger de la grandeur du peril par la crainte qu'on en peut avoir. Il est quelquefois dangereux d'avoir beaucoup de confiance. Si vous desirez de vivre tranquillement, craignez modérément, & ne suivez pas l'opinion de certaines gens qui se figurent que pour estre heureux sur la terre, il ne faut se mettre en peine de quoy que ce soit.

LXXIV.

IL y a moins de prudence à esperer durant le cours de cette vie, qu'à craindre avec sagesse; les maux sont en plus grand nombre & plus certains, que les biens. Les maladies, les pertes, les disgraces & les afflictions sont si frequentes, qu'on n'entend presque
par-

parler d'autre chose, & il est rare de rencontrer un homme qui en soit exempt. Pour une personne riche, combien y a-t-il de pauvres ? le nombre des heureux est fort petit, au lieu que celui des misérables est presque infini.

LXXV.

IL est vray que la peur interprete assez mal les choses, elle a néanmoins cet avantage, que jamais elle ne ment. On peut dire encore, afin de l'excuser, qu'il est bien difficile de se garantir de la peur lors qu'on se trouve dans le danger. On est plus sujet à estre trompé lors qu'on espere, d'autant que les biens de cette vie ne sont pas si ordinaires, & qu'il y a une infinité de gens qui les recherchent.

LXXVI.

LXXVI.

N'Avoir aucune esperance, c'est estre le plus pauvre de tous les hommes. Et celui qui n'espere plus rien, est reduit à la derniere & à la plus fâcheuse de toutes les necessitez. Comment voulez-vous qu'un homme puisse jamais avoir quelque bien, ayant perdu l'esperance qui est le dernier de tous les biens ?

LXXVII.

Les contentemens passez n'adoucissent point les maux presens ; au lieu que les maux qu'on a endurez, relevent le goust des satisfactions presentes. Le bien qu'on attend, n'est pas vraiment un bien ; le mal souffert avec patience, n'est plus un mal, & dès qu'il a cessé, il se change en plaisir, & donne beaucoup de satisfaction à celui qui l'a supporté constamment.

LXXVIII.

LXXVIII.

Vous ne vous tromperez jamais, quand vous réglerez vostre joye, & vostre douleur sur le pied des choses mêmes. Usez en donc de la sorte, afin de ne vous pas affliger excessivement de ce qui n'est presque rien; afin aussi de ne pas trop vous réjouir, quand il n'y en a qu'un fort petit sujet. La prudence veut qu'on garde de certaines mesures dans la liberté qu'on accorde à ses passions, & il ne faut pas à la moindre occasion qui se presente, les laisser agir dans toute l'étendue qu'elles peuvent avoir. Arrêtez-vous un peu à considerer ce qui vous épouvante, peut-estre ne l'apprehenderez-vous point du tout, lors que vous y aurez fait reflexion; du moins vous n'en aurez pas tant d'apprehension. Eh! de grace, pourquoy estes-vous si triste, & qu'est-ce qui peut
vous

vous tant affliger ? donnez vous la patience de l'examiner, vous reconnoistrez infailliblement qu'il y a de l'excés de vostre costé, & que le sujet est si leger, qu'il ne merite pas que vous en conceviez de la douleur. vostre crainte n'est pas raisonnable, puisque toutes les peines de cette vie, & ce qui doit finir avec le temps, ne devroit pas estre capable de troubler un homme qui fait gloire de se conduire par les lumieres de la raison.

LXXIX.

LA plus grande misere de l'homme n'est pas, ainsi qu'on se le persuade, d'avoir la mort pour ennemie, & de se voir continuellement aux prises avec elle durant cette vie, mais elle consiste, en ce qu'il n'entre dans le monde que pour se détruire, il est lui-même son plus-cruel ennemi, & comme il a d'ordinaire un trop grand attachement pour la vie, & qu'il
l'ai-

l'aime avec excés, il se rend esclave de tous les vices, au lieu que s'il apprehendoit fortement la mort, il ne tarderoit guères à devenir homme de bien, & par consequent fort heureux.

LXXX.

QUiconque veut se garantir de l'apprehension du mal, n'a qu'à s'appliquer à faire le bien, & à le faire sans cesse. Fuyez le mal, pour avoir droit d'esperer le bien. On devient utile à soy-même, quand on oblige les autres. Vous vous faites plus de tort que vous ne croyez, lors que vous ne regardez que vostre interest; agissant de la façon, personne ne voudra s'offrir à vous dans le besoin. C'est ne faire presque rien, que de ne pas faire de mal à personne; en servant les autres, on ne leur fait pas seulement plaisir, on s'oblige encore soi-même. Faites le plus d'amis qu'il vous sera possible. Attalus di-
soit

foit qu'il estoit plus doux de faire des amis, que de les avoir, & moy j'ajoute qu'il est souvent plus avantageux.

LXXXI.

LA bonté ou l'integrité de l'ame que nous connoissons sous le pretieux & aimable nom d'innocence, se borne à ne commettre aucune faute, & la justice a pour son but, de ne faire tort à qui que ce soit. Ce n'est là pourtant, à dire le vray, qu'une partie de la charité; pour la rendre donc complete, il faut y joindre la misericorde. En effet le lustre de cette vertu qui ne souffre pas qu'on offense personne, est admirablement relevé par les nobles épanchemens de la liberalité.

LXXXII.

Vostre amour propre devrait estre la règle & le modele de
vostre

vostre justice; en jugeant les autres par vous-même, vous ne sçauriez vous tromper, parce que vous considerez leurs personnes, leurs biens, leurs affaires, & leurs interests, comme si tout cela vous estoit propre. C'est une espece d'injustice de s'imaginer qu'on a fort obligé une personne, quand on ne luy a point fait de mal. La justice n'exige aucune reconnoissance, & j'aurois très-mauvaise grace de me vanter d'avoir fait plaisir à un homme, parce que je me suis abstenu de l'offenser.

LXXXIII.

Soupçonner quelquefois le mal, & s'en défier, peut passer pour un trait de sagesse, mais le croire sans aucun fondement, c'est legereté. Il y a de la prudence à suspendre son jugement, & de la justice, à le tenir secret. Gardez-vous bien de juger toujourns sur le témoignage

gnage des sens, ils peuvent facilement estre surpris, mais vous ne devez pas vous laisser tromper. Ne prononcez donc jamais à la haste sur quelque matiere que ce puisse estre, le temps vous instruira, & vous fera connoître la verité, afin de l'apprendre ensuite aux autres.

LXXXIV.

LA justice sans clemence approche fort de la cruauté, la clemence sans justice, est une imprudence fort dangereuse. Il est vray qu'il faut toujours donner le premier rang à la justice, mais la douceur, la bonté & la clemence doivent l'accompagner, & l'on doit même leur donner plus d'étendue. La justice est une qualité si noble & si pretieuse, qu'elle merite d'estre louée, lors même qu'elle n'est point soutenüe par la prudence; au lieu que la prudence sans le secours de
la ju-

la justice, n'a ni merite, ni éclat. La justice a cet avantage, qu'estant seule, elle ne laisse pas d'estre fort utile, mais la prudence peut seulement nuire, quand elle n'est point appuyée de la justice. Il n'y a point de venin plus dangereux que celui des serpens; on ne reçoit aussi jamais plus de dommage, que de la part des gens qui n'ont pour toutes armes que des finesse.

LXXXV.

QUand on ne cherche que ce qui peut donner de la satisfaction, on rencontre difficilement ce qui est bon & utile. Si la volonté l'emporte par dessus la raison, elle fera concevoir d'étranges desseins. Il n'est pas possible d'estre juste, tandis qu'on est gouverné par quelque affection. Ne considerez point les personnes, ayez seulement égard au merite; contentez-vous d'examiner
qui

qui a le droit de son costé, sans faire reflexion sur vostre pouvoir, ni sans écouter vostre inclination particulière.

LXXXVI.

C'Est ajouter un degré à sa malice, que de faire le mal seulement parce qu'on l'aime, mais c'est s'avancer à grands pas à la méchanceté, d'aimer le mal parce qu'on l'a fait. Il n'appartient qu'à un fou de devenir méchant, afin de pouvoir nuire aux méchants, & c'est avoir perdu le jugement, que de renoncer à la vertu, parce qu'on a de l'aversion pour ceux qui aiment le vice.

LXXXVII.

IL faut avoir beaucoup de courage & de resolution pour vaincre la honte, mais c'est porter la generosité jusqu'ou elle peut aller, que de ne se
laisser

laisser point abbattre par la necessité, quiconque a le courage de luy faire teste, n'acquiert pas moins de gloire que celuy qui se surmonte soi-même.

LXXXVIII.

LA veritable generosité ne consiste pas à entreprendre beaucoup de choses hardies & difficiles, mais à souffrir constamment tous les maux qui arrivent. Il n'y a point de puissance si absolue sur la terre, qui ne trouve quelquefois de la resistance, mais la patience demeure toujours ferme & inébranlable, & l'on ne peut rien contre elle. Dire qu'on ne supportera pas quelque accident fâcheux ou quelque injure, c'est parler comme les femmes & marquer trop visiblement sa foiblesse, un homme parle autrement, & dit avec une genereuse resolution, je ne ferai pas cela.

F

LXXXIX.

LXXXIX.

Les grandes difficultez ne ser-
vent qu'à animer les gens qui
ont du courage; Les infortunes qui
leur arrivent, font voir ce qu'ils font.
Ils ne sçavent ce que c'est que d'écou-
ter la crainte, estant bien persuadez
qu'un cœur genereux & magnanime
peut triompher de tous ses ennemis.
Il faut avoüer que la patience est mer-
veilleusement forte, puis qu'elle vient
à bout de tout sans estre aidée de per-
sonne. C'est une forteresse qui se dé-
fend toute seule, & qui n'a nul be-
soin de la colere pour repousser ceux
qui l'attaquent.

XC.

LA force & la prudence sont les
deux vertus qui soustiennent le
char pompeux où la victoire est af-
fise. On est doublement fort, quand
on sçait joindre la generosité avec le
bon

bon conseil. Quelque brave que l'on soit, on ne peut avoir long-temps un heureux succès dans ses entreprises, si l'on n'est secouru par la prudence.

XCI.

LA médiocrité s'éleve infailliblement jusqu'au rang des vertus, parce qu'elle se tient toujours dans le milieu; il faut que les autres vertus, pour estre de véritables vertus, cherchent avec beaucoup de soins & de fatigues, ce que la médiocrité a naturellement; son nom fait assez voir que c'est une vertu qui occupe toujours le milieu, où toutes les autres vertus s'efforcent de parvenir. Il n'est rien de plus assuré que ce que je m'en vais dire, bien qu'il soit un peu surprenant. Ce qui s'appelle le moins dans les vertus morales, est ce qu'il y a de plus grand & de plus excellent; l'excès passe justement pour un

défaut, & la médiocrité est recon-
nue pour une rare vertu. C'est la
moderation qui assaisonne toutes
choses, sans elle, les plus douces &
les plus agréables deviendroient ame-
res & insupportables; elle entretient
l'honneur, elle offre des plaisirs &
des contentemens qui sont purs & in-
nocens, enfin on doit la regarder com-
me la source & le principe de tout ce
qu'il y a de bon, d'honneste, & d'u-
tile parmi les hommes.

XCII.

UN homme moderé a toujourns
assés de bien. En effet, com-
me les passions nous ruinent à cause
des excessives dépenses qu'on est ob-
ligé de faire pour les contenter; aussi
l'éloignement des vices ne contribue
pas peu à nous enrichir. On acquiert
beaucoup, lors qu'on ne fait point de
dépense inutile. La moderation n'est
donc pas seulement une vertu, mais
c'est

c'est encore un grand thresor. Les
 dez & les femmes confument plus de
 richesses qu'une grande incendie, &
 je tiens que de tous les engagements
 qu'on peut avoir dans le monde, il
 n'en est point de plus fort ni qui soit
 plus mal-aisé à rompre, que celui du
 jeu & de la débauche.

XCIII.

IL ne faut avoir soin de son corps
 qu'à cause qu'on ne peut pas vivre
 sans luy; puis donc que vous ne vi-
 vez pas pour luy, ne vous mettez
 point si fort en peine de le contenter.
 Reglez ses commoditez sur ses be-
 soins, & non pas sur les contente-
 mens qu'il se veut procurer. On ne
 seroit pas sujet à tant de maladies, si
 l'on traïtoit son corps avec moins de
 delicateffe qu'on ne fait.

F. 3. XCIV.

XCIV.

LA mort est un excellent tableau qui represente fidellement la vertu. Quiconque veut apprendre à bien vivre, n'a qu'à consulter les morts. La veritable philosophie n'est autre chose qu'une serieuse reflexion sur la mort, servons nous donc de ses preceptes afin de decouvrir la laideur du vice, & la vanité de toutes les choses du monde; suivons aussi les regles qu'elle nous donne pour faire en peu de temps beaucoup de progrès dans l'étude de la vertu.

XCV.

Vous ne vous souviendrez jamais mieux de vous-même, que lors que vous songerez qu'il vous faut mourir quelque jour. La pensée de la mort est admirablement feconde, car elle nous apprend ce que nous sommes maintenant, elle nous fait
voir

voir ce que nous ferons quelque jour, & elle nous instruit de ce que nous devons faire durant le cours de cette vie. Enfin la mort est la plus juste regle de la vie des hommes, & elle leur fait plus de bien qu'ils ne se l'imaginent.

XCVI.

N'Allez pas vous figurer qu'en mourant, vous cessez simplement de vivre, je dis qu'alors vous cessez de mourir. Il est vrai que vous commençastes de vivre, dès le premier jour que vous entraistes au monde, mais dès lors vous commençastes aussi à mourir; vous estes entré dans la vie & dans la mort tout ensemble; la lumiere qui éclaire vostre vie est semblable à la clarté d'une chandelle, ce qui l'entretient la consume.

XCVII.

Dites moi, je vous supplie, qu'estoit cet homme avant que de naistre? il n'estoit pas, vous en demeurez d'accord. Or je soutiens que c'est là la dernière & la plus fâcheuse de toutes les necessitez. Et quel est celui qui un peu auparavant n'estoit rien, & qui même après avoir receu l'estre, n'est presque rien? & qui dans peu de temps ne fera qu'un amas de cendre & de poussiere? il faut avoüer que toutes les choses considerées en elles-mêmes, sont extrêmement méprisables; il n'y a que la vertu qui renferme tant de grandeur & d'excellence, qu'elle a le pouvoir d'élever tout ce qui l'approche, & de l'annoblir. Estimons donc uniquement ce qui peut nous rendre si considerables.

XCVIII.

XCVIII.

IL n'y a pas de difference entre vivre long-temps, & souffrir long-temps. L'affliction, les peines, les larmes, & les douleurs naissent avec nous. La vie de l'homme n'est qu'une longue & ennuyeuse fuite de perils, de maux & de tourmens, mais l'homme a quelque sujet de se consoler, puis qu'en commençant de vivre, il a commencé de s'approcher de sa fin, & de s'avancer vers la mort.

XCIX.

LA vertu ne reçoit pas moins d'éclat des infortunes qui arrivent aux sectateurs du vice, & de la peine que souffrent ordinairement les méchans, que des solides contentemens que les gens de bien goustent assez souvent dans l'exercice des vertus les plus difficiles. C'est estre tout à fait miserable, d'avoir une ame qui ne

fert que pour conſerver le corps, & qui ne regle pas ſes mouvemens. On pourroit bien dire, cela eſtant de la forte, que l'ame ne fert au corps que comme le ſel aux viandes qu'il exempte de corruption ſeulement pour quelque temps.

C.

LA vertu n'eſt qu'un accident de l'homme, pour en parler comme les Philoſophes, mais cet accident ne laiſſe pas de conſerver ſa ſubſtance. Toutes choſes ont eſté creees de Dieu pour le ſervice de l'homme, & il a cree l'homme afin d'en recevoir de l'honneur & du ſervice auſſi bien que de tout le reſte des creatures enſemble. C'eſt la vertu qui nous rend capables de ſervir & d'honorer celui qui a daigné nous tirer du neant, & ſans elle nous ne ſçaurions plaire à noſtre Createur.

MAXI-